

## Articles autour de *Les Mots rares*

« *Juliette Brevilliero l'enchanteuse* », Jean-Paul Gavart-Perret, 3 octobre 2021:

<http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/galilee/review/1953144-juliette-brevilliero-l-enchanteuse>

« Luttant contre le doute et l'incertitude et pour offrir aux lectrices et lecteurs d'autres possibilités Juliette Brevilliero transforme la rigidité des concepts par ses jeux d'images, de sons, de mots. Tout cela est altier, léger mais n'a rien d'une farce. Il s'agit de déplacer le sens et ce avec beaucoup de charme – au sens premier du terme.

Aussi magicienne que louve la créatrice sait traduire l'intraduisible et nommer l'innommable dans une palette subtile de mots qui enrichis d'adjectifs jamais gratuits créent une expertise de ce qui est – mais de manière poétique.

Parfois héroïne morcelée mais le plus souvent féline l'auteure sait ce que peuvent les mots pour peu qu'ils soient sensoriels. Choisis à dessein ils sont là pour mêler la psyché à des réflexions nécessaires. Dès lors le langage est capable de modifier le réel.

Pour preuve le concept de dépression se transforme en *abolie abolit l'élan bédoniste / que l'anhédonie anesthésie, égoïste transforme*. Il ne s'agit pas t'enterrer l'affaire mais au contraire de ne pas être mangé par elle.

Bref l'écriture de Juliette Brevilliero est autant organique que réflexive là où la féminité reste plus que jamais entière et complexe. C'est elle qui met à mal les mots re-pères des mâles.

L'auteur crée à sa manière "lalangue" que Lacan chérissait. Juliette Brevilliero en princesse magicienne nous y plonge, en la faisant grincer avec une sensorialité musicale et intelligente. La fausse primesautière fait toujours preuve d'alacrité et ses promesses d'enchantelements ne sont jamais vaines. »

« *Juliette Brevilliero, Les Mots rares* », Jean-Paul 2, 3 octobre 2021 :

<http://www.lalitteraire.com/?p=74683>

« Créer des visions qui dansent

Psychologue clinicienne, Juliette Brevilliero ne quitte jamais la poésie pour dériver dans un territoire sensoriel et sensuel. “La femme livre” poursuit ce qu’avait initié “Chair papier”. Et si en poésie souvent l’adjectif est une bourre verbale, dans celle de la créatrice elle devient une nécessaire ingénierie pour peaufiner avec virtuosité les jeux de sens où l’auteure, plutôt que mitonner dans l’ego, se multiplie dans une polymorphie.

L’inouï des instants, des êtres et des histoires prouve que l’irracontable peut se raconter dans un jeu où “la boîte à musique effrontée/ diabolise la ritournelle effritée” que la créatrice fait bien plus que ravauder.

Juliette Brevilliero, dans sa magie verbale, sait traduire ce qui tue comme ce qui fait vivre. Dans le premier cas, elle sait même le transformer. Pour preuve “L’aboulie abolit l’élan, hédoniste / que l’anhédonie anesthésie, égoïste” transforme la dépression, l’exorcise dans cette fête des mots qui trouve l’abstraction froide et clinique.

Signe que même les mots rares, quoiqu’ils soient trop mots et trop rares pour écrire l’ineffable”, arrivent parfois à traduire l’intraduisible là là la poétesse inocule par la magie verbale une forme de légèreté tant le lecteur prend du plaisir à les ressasser.

Ils deviennent donc une thérapie au sein des aléas du réel que l’auteur percute et fractionne. Elle laisse monter sa voix multiple, tisse au besoin les chemins de l’absence. Si les limaces y laissent une trace, la créatrice y creuse des terriers.

Et si quelqu’un voulait lui retirer la langue, elle ne cesse de la tirer pour créer des visions qui dansent. C’est comme si l’intruse brouillait les cartes souvent distribuées non sans tricheries par les hommes pour en garder l’atout.

Déduisant le présent non du passé mais du futur par ses inventions sonores et verbales, elle supplée les silences. Une théorie poétique en acte germe tandis qu’au fil des ans Juliette Brevilliero impose sa présence et engendre des trous de la langue admise pour proposer celle qui célèbre non les princes mais les princesses.

Ce sont elles qui viennent réveiller les premiers. »

« Juliette Brevilliero et l’amour des mots : entretien avec l’auteure (*Les Mots rares*) », Jean-Paul 2, 10 octobre 2021 :

<http://www.lalitteraire.com/?p=74900>

« Juliette Bre-vil-liero ne cesse de ren-verser les principes mêmes de la poésie. C’est toujours une affaire très complexe, expérimentale et nécessaire-ment évolutive qui joue sur le contraste entre les jeux verbaux afin qu’émane une mouvance et un rayonnement. Tout est articulé de manière rythmique. Un mot danse et n’existe que par ce qu’il zèbre en un tel cor-pus. L’image se crée dans l’action réci-proque entre les les vocables et leur sens. L’auteure rap-pelle en ce sens l’âge d’or de la poésie. Celle qui remonte au Moyen-Âge, ce temps rupestre de l’écriture pro-pice à des créa-tions ver-bales ori-gi-nales. D’où l’attrait d’une oeuvre qui ques-tionne, qui prend à bras le corps la matière des mots dans une idée neuve du désir de faire.

Entretien :

Qu’est-ce qui vous fait lever le matin ?

Le café qui m’attend après ma marche mati-nale en musique, aux pre-mières lueurs de l’aube lorsque Paris s’éveille.

« Le café se dis-sout dans la musique de mes aubes

crème onc-tueuse, où se fond dans l’amer noir

la danse de volutes noyées d'une lai-teuse robe »

(« Man-geurs de rues »)

Que sont deve-nus vos rêves d'enfant ?

Ils errent, ça et las, dans les vers de mes poèmes.

« à moi-tié moi, à moi-tié là

mon éva-nes-cence erre

avec mes rêves qui ne suf-fisent pas

mes rêves nus comme des vers

de poèmes las »

(« Les Mots rares »)

A quoi avez-vous renoncé ?

J'ai renoncé à l'insouciance, mais j'aime l'appeler parfois.

« Toi, l'éternel été

prête-moi ta légèreté

panse-moi ten-dre-ment

fais val-ser mes lasses

pen-sées comme tu dances

l'insouciance, déli-ca-te-ment

calme, légère et sensée

Toi qui sou-ris au monde

donne-moi l'onde

de ta solaire grâce

moi qui sou-cie à la vie

et ne sais que penser

et pen-ser que je ne sais

que pen-ser

que pen-ser »

(« Les Mots rares »)

D'où venez-vous ?

Je viens de par-tout et de Lutèce à la fois, car Lutèce est par-tout à la fois.

« Rome, Liège, Orléans ou Alesia

à l'Anvers, Mar-cel s'en bat

Qu'importe Dau-phine ou Maillot

des Pyra-mides à Babylone

en pas-sant par l'Argentine

notre Blanche Lutèce ne sera

que Danube de Jasmin

che-min Vert de Bel Air

Plai-sance, Gâité, et moi

ta belle au Marx Dormoy »

(« Man-geurs de rues »)

Qu'avez-vous reçu en "hé-ri-tage" ?

J'ai reçu la nos-tal-gie en hé-ri-tage. Pour le meilleur et pour le pire.

« La nos-tal-gie polaire se pâme, tendre

et cou-ronne ta che-ve-lure du diadème

de nos rires d'ombre chrysanthème

cris-sant len-te-ment ton dos d'ambre  
et te pare d'un col-lier de perles tristes  
Au jar-din de pluies folles d'améthyste  
il pleut des sou-ve-nirs fêlés de cendres »

(« Chair papier »)

Un petit plai-sir — quo-ti-dien ou non ?  
Tra-ver-ser les ponts de Paris parce que

« je suis l'errance des quidams

per-dus sur un pont qui ploie

sous le poids d'amoureux cadenas

Je suis le vague à l'âme

d'une ode qui musarde

et rôde et se hasarde

à se hâter vers toi »

(« Man-geurs de rues »)

Qu'est-ce qui vous dis-tingue des autres écri-vains ?

Mon goût pour les jeux de mots. Ma pas-sion pour les alli-té-ra-tions, les asso-nances, les néo-lo-gismes, les mots drôles, les mots rares. J'aime jouer avec eux. J'aime que les mots s'imbriquent, se téles-copent, se découpent, se malaxent, sens dessus-dessous, sans des-sous, ni des-sus, en contre-sens, en double sens... entre sens et sons, entre forme et fond. Jusqu'à faire un art de la redon-dance séman-tique et pho-né-tique... Une chi-rur-gie sonore au cœur d'un déploie-ment de gram-maire poétique.

Aussi, peut-être peut-on remar-quer, pour mes deux pre-miers livres (et j'espère pour le troi-sième), une autre petite sin-gu-la-rité, dans le sens où ils ont donné nais-sance à plu-sieurs col-la-bo-ra-tions artis-tiques por-teuses d'un mes-sage qui me tient à cœur. Mon ambi-tieux désir serait d'affranchir la poé-sie de sa désué-tude pré-sup-po-sée. Loin de l'étagère pous-sié-reuse que l'on tend à lui prê-ter, elle peut incar-ner non seule-ment le micro-phone qui gueule haut et fort mais aussi la bombe de pein-ture colo-rée prête à taguer les recoins de nos vies et du monde, par-tout, comme le mot LIBERTÉ. C'est pour-quoi, en far-fouillant sur la toile, l'on peut trou-ver, du recueil « Man-geurs de rues », quelques poèmes chan-tés et sur-tout... rappés...

D'où vous vient l'amour des mots ?  
Il me vient de ma muse, bien sûr ! Ma muse qui...

(...) danse les aléas

de ma verve usée, para-ly-sée, médusée

ou lorsque les idées, fusent

vers les étoiles, ma muse

Elles fusent comme des fusées

Mes idées s'étoilent de ma muse

comme ma muse étiole mes idées (...)

(« Man-geurs de rues »)

Quelle est la pre-mière image qui vous inter-pella ?

Un tableau de mon père qui est artiste-peintre. Une bataille his-to-rique flot-tant sur des draps défaits, une épo-pée onirique.

« En cette ané-mique nuit

où le ciel se fait l'âpre lit

d'un méan-dreux château

mes draps farou-che-ment défaits

m'éveillent à mes vaines ambitions

et m'étreignent, les pâles édredons

d'une parade for-ce-née, passage

d'une épo-pée de for-çats nuages

où cavalent, fous, les chevaux

d'un manège en boucle, en nage

où galopent, déchaî-nés, les galops

Caval-cade sauvage

abs-conse chevauchée

alié-née à l'insensé mirage

épique hip-pique butée

contre le dur mate-las de ma réalité

(« Chair papier »)

Et votre pre-mière lec-ture ?

Pen-ser à sa pre-mière lec-ture, c'est comme pen-ser aux ori-gines de l'univers.

« (...) Un big bang de mots

ratu-rés d'asphyxie

dans l'intersidéral, sidérés

sul-fu-rés d'Odysée

et d'espaces saturés

La poé-sie géodésique

aux confins du sphérique

Du confi-ne-ment féerique

est-il une tan-gible comète ?

L'orbital regard observe au loin

le trou noir

où brille au hasard

l'alinéa exigu

d'où les phrases naissent

comme la pous-sière enfante les planètes

Le verbe, vec-to-riel voyage

se fait du lan-gage, la navette »

(« Les Mots rares »)

Quelles musiques écoutez-vous ?

Plu-tôt, quelles musiques n'écoutez-vous pas ? Les mélo-dies bipo-laires comme j'aime à les nom-mer. Celles qui changent d'humeur sou-dai-ne-ment, bru-ta-li-sant nos oreilles.

« Pour-quoi tant d'allegro classique

intem-pes-ti-vité de mégalo-mélodie

mal-me-nant mon Spleen narcotique

ma royale loyale dysthymie

(...)

La bipo-la-rité musi-cale me fout en l'air

m'empêchant d'errer mon ivresse

d'errance sinistre de triste hère

m'oppressant sans cesse

de virages mé(ga)lomaniaques

La dys-ryth-mie me matraque

quand la cyclo-thy-mie m'arnaque

Si ma lan-gueur verlainienne

vous démange ou vous gêne

votre manie à vous me dérange

épargnez les ber-ceuses des anges

(« Chair papier »)



Quel est le livre que vous aimez relire ?

Le livre en forme de femme.

« Magni-fique femme livre

être ange aux pages franges

miri-fique femme libre

étrange aux sages mains

à la che-ve-lure parchemin

(« Chair papier »)

Quel film vous fait pleu-rer ?

Le film que se fait l'épouse de Barbe-Bleue, face à la porte interdite.

« Son mari bleuté lui avait pour-tant interdit

de dérober à la nuit, la clef flattée

ouvrant, tout au fond, la porte geôlière

de l'intrigante pièce du désir ganté

Mais grattée par l'obnubilant doute

l'obsession la jeune épouse à la gentilhommière

guettée par l'envieuse curio-sité, l'indiscrétion

guidée par l'envie curieuse, la sérieuse avidité

a désobéi. Désormais livide prisonnière

s'enquit à sa sœur, prise d'un funeste délire

de fata-lité entêtante, à l'affût

envoûtement hanté d'être secou-rue

« — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois rien que le soleil qui pou-droic

Et l'herbe qui ver-doie. »

Anne sonna le glas »

( « Les Mots rares » )

Quand vous vous regardiez dans un miroir qui voyez-vous ?  
Je vois un vam-pire sans reflet.

« (...) Le miroir s'avère la fenêtre

d'une spé-cu-laire altérité

Mais si je meurs à ton souvenir

je ne serai plus que le vampire

au visage sans teint

d'une glace sans tain

Sur-face gla-çante, glacée

sans queue ni tête

mou-roir aux alouettes

où je te contemplerai

pour une vitreuse éternité

der-rière la vitre givrée

sans que tu ne me voies

plus jamais

Invi-sible car oubliée

déchue gémel-lité

d'un vam-pire sans reflet

( « Chair papier » )

A qui n'avez-vous jamais osé écrire ? Je n'ai jamais écrit à Sté-phan Mal-larmé mais j'ai écrit sur lui.

« (...) Les larmes de Mallarmé

m'alarment ; mon âme touche le fond

du néant sans fond qu'il honore

Même mal et mal armé contre la réalité

l'écho du poète rend le chaos sonore »

(« Man-geurs de rues »)

Quel(le) ville ou lieu a pour vous valeur de mythe ?

L'Inde !

« Laisse-toi brin-gue-ba-ler par la parade éclec-tique d'un cor-tège de cha-meaux, de bus, d'éléphants, de tuk-tuks, de motos, de singes, de camions, de vaches, de vélos.

Laisse-toi ber-cer par les man-tras des musiques sacrées et les gre-lots des pas des femmes en saris de feu.

Laisse-toi envoû-ter par les arômes alchi-miques d'une cui-sine d'épices et de fleurs hyp-no-tiques, les effluves tendres d'une fée-rie de lait de coco et de masala chai.

Laisse-toi gagner par la dou-ceur chaude des pierres polies des temples sous les pieds.

Laisse-toi hap-per par cette mélo-die de cou-leurs chan-tantes où le divin contraste entre silence de recueil-ment et caco-pho-nie tonitruante.

Laisse-toi bai-ser.

Puisque l'Inde te baisera.

L'Inde te péné-trera de per-méa-bi-lité : oublie les fron-tières entre la foule et toi, les chiens errants et toi.

L'Inde devien-dra toi et tu devien-dras l'Inde. Et tu devien-dras ses chiens.

L'Inde des rues te par-courra l'échine comme un fris-son, sans dis-tance avec le monde, la proxi-mité t'étreindra tout le temps, par-tout. Les gens te par-le-ront trop près, te frô-le-ront comme des fre-lons, te bous-cu-le-ront non-cha-lam-ment, te tou-che-ront exprès, s'enfonceront en toi. Sans dis-tinc-tion avec eux-mêmes. Puisqu'ils sont toi et que tu es eux (...)

(« Man-geurs de rues »)

Quels sont les artistes et écri-vains dont vous vous sen-tez le plus proche ?

Léo Ferré. Pour son inten-sité. Et parce qu'il chante qu'« avec le temps, va, tout s'en va, l'autre qu'on ado-raît, l'autre qu'on devi-nait au détour d'un regard entre les lignes, entre les mots et sous le fard d'un ser-ment maquillé qui s'en va faire sa nuit ».

« Léo Ferré chante dans le matin noir tan-dis que l'aube sup-plier de res-ter au lit, « ce lit de hasard où l'on se sent tout seul peut-être, mais peinard ».

Léo Ferré chante dans le matin noir tan-dis que l'aube sup-plier de res-ter au lit de la nuit, la nuit où l'autre, que l'on ado-raît, que l'on ne devine plus, s'en est allé.

Léo Ferré chante dans le matin noir tan-dis que l'aube sup-plier de res-ter au lit de la nuit pour s'en ber-cer de cou-leurs pas-sées et s'étreindre d'elle-même encore d'un gris désir de nos-tal-gie délavée »

(« Man-geurs de rues »)

Qu'aimeriez-vous rece-voir pour votre anniversaire ?

Je vou-drais une fon-taine ubérale !

« Je vou-drais me bai-gner près d'elles toutes nues

toutes belles toutes près de moi et fendue

d'elles, et fon-due dans leur ode baptismale

de chair et de chant d'elles, fon-taine ubérale »

(« Les Mots rares »)

Que défendez-vous ?

Je défends l'art de contem-pler l'ineffable. L'ineffable, comme l'iridescence, se peint de cou-leurs insai-sis-sables et de mots trop approxi-ma-tifs. « Comme elles peinent à se racon-ter les indi-cibles heures, mille et un reflets, risée des sens, miroirs, moi-rures brisées d'essence, iné-nar-rables histoires... »

Je défends donc les verres des lunettes de l'iridescence parce qu'ils per-mettent de poser un autre regard sur la vie, trans-for-mer la réa-lité en poé-sie ou la déni-cher là où l'on ne l'attend pas tou-jours. Je défends un regard iri-des-cent sur le monde, aux

« (...) paupières nacrées

sur des bar-bules de cils irisés  
dévêtant ses novices coquillages  
aux cou-leurs de bulles de savon  
Phosphor-essence poème  
Phénomène fluor-essence  
savant  
Iris, indécente, danse  
sur les images de la vie  
qu'elle trans-forme en poésie  
Tout en plu-mage papillon  
quand son regard tra-verse la lumière  
le soleil interfère  
sur le spectre électrique  
d'un monde trichromatique  
Uni-vers  
d'iridescence »

(« Les Mots rares »)

Que vous ins-pire la phrase de Lacan : “L’Amour c’est don-ner quelque chose qu’on n’a pas à quelqu’un qui n’en veut pas”?

J’aime Lacan, hein, et nous par-ta-geons un amour for-cené pour les signi-fiants et signi-fiés... mais cette phrase m’inspire sur-tout un déni de soi et un déni d’altérité. Est-ce de l’amour pour soi que de vou-loir don-ner quelque chose que l’on n’a pas ? Est-ce de l’amour pour l’autre de don-ner quelque chose à l’autre qui n’en veut pas ? Est-ce vrai-ment se consi-dé-rer soi ? Consi-dé-rer l’autre ?

Que pensez-vous de celle de W. Allen : “La réponse est oui mais quelle était la ques-tion ?”  
Elle tra-duit une cer-taine ouver-ture d’esprit.

Quelle ques-tion ai-je oublié de vous poser ?

Quel sera le titre de mon pro-chain livre ? « Le Jeu de la nuit » qui sera une ode à la nuit. Mais pas n'importe laquelle : la nuit en nous, cette par-tie étran-gère à nous-mêmes, immer-gée dans notre Inconnu. La nuit qui abrite un Je qui se joue de nous : le double Je(u) de l'inconscient avec ses lap-sus, ses manques dans ses actes man-qués, sa nos-tal-gie, ses impos-tures, ses para-doxes, ses désirs frus-trés, et ses rêves...

« Le Jeu de la nuit » cher-chera à explo-rer la face cachée de l'âme noc-turne, là où le Je(u) de dupes n'est fina-le-ment plus dupe de rien, entre oni-risme, réa-lité et surréalité.

A suivre... »

« *Les Mots rares, Juliette Brevillero* », François Baillon, 29 octobre 2021 :

<https://www.lacauselitteraire.fr/les-mots-rares-juliette-brevillero-par-francois-baillon>

« Oser la composition d'une œuvre en en appelant aux « mots rares » ne peut être qu'un défi de poète et, dans tous les cas, ne peut avoir pour finalité que la poésie. Et quel défi ! Suivant la démarche de Juliette Brevillero, les mots rares ont ici une direction toute particulière : tenter de raconter l'inracontable et d'« esquisser l'inouï des instants ».

Si l'on regarde du côté des deux précédents recueils (*Chair papier* et *Mangeurs de rues*), la poète avait, outre le goût avancé des sonorités, une appétence certaine des vocables qu'on rencontre assez peu. Vraisemblablement, elle a souhaité toucher la substantifique moelle de son exploration avec ce nouvel ouvrage, et de là, sous un « ciel zinzolin » et autre « coruscation », nous fait connaître une « immarcescible pensée » et une « absence cordiforme », la « triskaïdékaphobie » croise la « vésanie », pour ne citer que quelques exemples. *Les Mots rares* nous conduiraient-ils à l'orgie verbale ? Au contraire, cette radicalité dans la proposition poétique ne signe-t-elle pas un amour profond de la langue ?

Le titre du poème *Pornéia : de quel amour sème-t-on ?* le laisse volontiers suggérer : la poète y mentionne les différents mots grecs désignant autant d'amours différents, pour aboutir à ce « Pornéia », qui exprime l'avidité dans l'amour, la dévoration, tout autant que son irrépessible besoin. Juliette Brevillero semble vouloir établir un même rapport avec les mots, de sorte que ce recueil est aussi verbal qu'organique, ne laissant aucune place à la demi-mesure.

Et cependant, la contemplation et la rêverie ne le désertent pas, comme le montrent ces *Minutes olympiennes* : « Dans la chambre lambrissée / aux paupières persiennes / lourdes d'épauler le néant / et languissantes d'ennui / entends-tu le volètement des minutes olympiennes / qui t'appellent et s'enfuient ? » (p.71). Juliette Brevillero est tout autant poète quand elle use des mots les plus simples, comme dans *Fais de moi ta guitare* : « Joue de moi / comme d'elle / dans tes bras / Dans ton dos / d'amant du tard / mon cœur résonne / jaloux d'une guitare » (p.33/34). Elle sait aussi se faire conteuse admirable, comme dans le très beau *La belle à la citadelle de coquillages et le sablier nostalgique*.

Il ne faut donc pas craindre ses mots rares, car ils ne le sont pas tous ici, et même quand elle nous perd, on accepte volontiers d'être pris au piège de la poète, qui ne nous laisse jamais longtemps sans ressources. Au final, l'inracontable aura-t-il pu être raconté ? Et quand on parle

d'inracontable, parle-t-on des secrets les plus extrêmes de l'inconscient ? Quand on fait du langage un personnage absolu, comme Juliette Brevillero le fait, parvient-on, mieux qu'en aucune façon, à se saisir de l'ineffable ?

La quête semble impossible. Et pourtant, le chemin parcouru ici est pavé d'étapes extraordinaires : le langage y est multiple, aussi roi que fou, aussi féroce que délicieux. Il y a une volonté de jeu, c'est indubitable, mais il y a également une volonté d'unité et de sens, signant l'émergence d'un objet irisé qui ne cesse de vouloir atteindre sa cohésion. »